

encore plus M. Berryer, aient cru devoir tant gourmander le gouvernement de leur pays à cause de l'expédition du Mexique. On voit par là, une fois de plus, combien il importe peu à la politique du jour, et même à certains catholiques, qu'un pays entier soit arraché à l'irrégularité et à l'immoralité révolutionnaires. Le sang versé pour cette grande cause, et les millions dépensés dans le même but, tout en sauvant l'honneur de la France et les droits de ses nationaux, ont été pour MM. Thiers et Berryer, un sujet de reproches pour le moins assez maladroits pour des hommes réputés, comme eux, gens d'ordres et à principes. Mais, comme nous l'avons dit dans la *Quinzaine* précédente, M. Thiers surtout, malgré son haut talent et sa vieille expérience, est un esprit peu sûr et peu propre, par l'infirmité ou le faiblesse de ses principes, à replacer sur ces vraies bases une société ou un empire travaillé ou abattu par les mauvaises doctrines. C'est pourquoi la France elle-même aurait peu à attendre d'un tel esprit, si malheureusement de nouvelles commotions révolutionnaires venaient à l'agiter encore une fois.

En Italie, tout continue d'y être sombre, vexatoire et persécuteur. Les évêques, les prêtres et les ordres religieux ont, comme de raison, la principale part dans cette persécution. Cependant, parmi le peuple comme dans le Clergé, la foi se manifeste et s'éclaire à mesure que la persécution grandit. En Sicile, on porte publiquement suspendue au col une croix, en témoignage de cette foi que la révolution et le piémontisme voudraient anéantir. A Turin même, le siège et la capitale de l'usurpateur, la religion y fait des conquêtes sur les âmes trompées ou égérées, et notamment, là et ailleurs, sur les malheureux partisans du trop célèbre P. Passaglia. Le denier de St. Pierre, qui réussit admirablement dans toute la catholicité, se paie avec fidélité et zèle dans la plupart des provinces italiennes usurpées.

Victor-Emmanuel n'en est que plus inquiet. Il se voit pris, d'un côté, par un retour à l'ordre qui pourrait bien le remettre à sa place de roi de Sardaigne uniquement; et de l'autre, l'attentat projeté contre lui en même temps que celui dirigé contre l'Empereur des Français, l'avertit bien autrement que les révolutionnaires mazziniens ne lui laisseront pas même peut-être le titre de Chevalier de Carignan, qu'il est prêt à accepter, dit-il lui-même, pour sauver sa vie.

A tout prendre, la Pologne, en ce moment, est encore plus maltraitée, sous le rapport religieux surtout, que ne l'est l'Italie. On se croit au temps de la primitive Eglise à l'époque des Empereurs persécuteurs, quand on lit les détails atroces de la persécution russe à l'égard des infortunés Polonais. Quant à leur délivrance par les puissances européennes, quoiqu'un congrès partiel des ministres de ces puissances paraisse devoir s'en occuper, les événements du Danemark et les craintes qu'inspire le parti de l'action en Italie, laissent peu de chance de succès à cette nouvelle tentative.

A Rome, le Saint Père jouit d'une parfaite santé, et

l'ordre et la confiance règnent autour de lui. Il a répondu dernièrement à une adresse que lui ont présentée les principaux étrangers actuellement résidant dans la Ville éternelle. Là encore Pie IX a parlé comme il parle toujours. Il a renouvelé sa ferme résolution de ne rien céder de ses droits sur le temporel de l'Eglise, et a ranimé dans les cœurs la confiance en Dieu et l'espoir du triomphe de la justice.

On a publié en pamphlet récemment les discours de M. Chandonnet du Séminaire de Québec, touchant la société de St. Vincent de Paul. C'est un livre qui ferait bien partout pour donner des motifs et des renseignements sur une société si bienfaisante.

Grâce à l'intervention de nos autorités civiles et ecclésiastiques, nos embaucheurs américains, dont un certain nombre a dû comparaître devant nos tribunaux canadiens, les émigrations en masse pour les Etats-Unis paraissent heureusement ralentir.

Ceux qui savent démêler le vrai du faux, l'impartialité de la passion, l'intérêt du bien général de l'égoïsme personnel, la modération et la justice de l'emportement et de la guerre quand même, trouveront dans certains extraits de l'*Economiste français*, dans la *Gazette de Sorel* dans le *Courrier du Canada*, des pensées bien sages et malheureusement que trop vraies touchant ce que nous appelions, dans la précédente *Quinzaine*, la plus grande ou peut-être l'unique *plaie* actuelle du pays.

## CORRESPONDANCES.

Monsieur le Rédacteur,

Un travail immense s'opère dans tous les rangs de la société. Partout, dans tous les cercles, dans toutes les familles, on parle d'agriculture. Ici on vous parlera de composts, là d'engrais humain; l'un vous dira qu'il a fait l'acquisition d'un beau reproducteur de race améliorée, un autre d'une nouvelle charrue ou d'un semoir d'un nouveau genre; enfin, personne ne l'ignore, nous entrons dans une ère nouvelle.

En effet, c'est bien le printemps d'une ère nouvelle que l'époque que nous traversons, et où chacun se rend avec zèle à votre voix. Vous avez donc à la classe agricole, par la voix de votre intéressante *Gazette*, une impulsion vers le véritable progrès de l'agriculture. Personne encore, sans doute, n'a été déposer à vos pieds la chaîne qui tient cloué à la routine la plupart des cultivateurs. Non, c'est vrai, mais les immenses conquêtes que vous remportez prouvent assez qu'avec vous s'ouvre une ère nouvelle, grosse d'espérance pour l'avenir. Nous ne sommes qu'au printemps de ce beau jour et déjà se déroule à nos yeux un immense champ de fleurs à cueillir. Ah! si pour un moment vous pouviez me communiquer votre habileté à conduire la plume, je la saisiserais avec empressement pour vous dire: Courage, courage, champion invincible, encore un effort et vous arriverez bientôt à un immense succès.

Oui, M. le Rédacteur, vous avez déjà vu disparaître plusieurs obstacles, mais avouons-le à notre honte, il en reste encore de considérables à vaincre; mais rien de surprenant, et que peut-on attendre d'un peuple qui, il y a à peine quelques années passés, ignorait même qu'il existât un autre mode de cultiver la terre que celui qu'il a reçu de ses ancêtres. Aujourd'hui le mouvement est général. Chacun veut mettre la main aux améliorations.